

„ OUBLIONS-LE “

Par J.-S. James

On était au premier Sabbat d'un trimestre et le directeur de l'École du Sabbat, au moment de commencer, faisait quelques annonces et donnait des instructions relatives au travail de l'école pendant les trois mois qui devaient suivre.

« Il sera nécessaire, ce matin, que nous adoptions un nouveau but financier pour ce trimestre. Quelle est votre intention à cet égard ? »

Pendant un moment, il y eut pas mal de conversations à voix basse dans l'auditoire, mais personne n'avait le courage de suggérer une somme quelconque. Le directeur fit alors une autre déclaration, espérant qu'elle provoquerait une réponse :

« Je me demande si nous devrions fixer notre objectif aux environs de la somme que nous avons atteinte pendant le trimestre passé. Vous vous souvenez sans doute que les chiffres qui ont été lus Sabbat passé montrent qu'il nous manque 300 fr. pour avoir atteint notre objectif. Est-ce que nous allons tenir compte de ce déficit dans ce nouveau trimestre et essayer de le combler, ou bien allons-nous diminuer notre objectif ? Si nous restons au même niveau, que ferons-nous alors du déficit ? »

Il y eut un silence. Il était évident qu'un bon nombre des membres de l'école du Sabbat sentaient qu'une excellente occasion leur avait échappé de s'acquitter d'une responsabilité sacrée. Quelques visages exprimaient le regret, tandis que d'autres paraissaient parfaitement indifférents. Le silence fut enfin rompu par une forte voix qui dit : « Oublions-le. »

Cette réponse inattendue fit naître quelques sourires, mais elle me fit mal au cœur. Cela me paraissait si cruel, si négligent d'être à ce point oublieux de la signification du but financier proposé à nos écoles du Sabbat. Celui qui avait ainsi répondu ne comprenait certainement pas ce que sa réponse impliquait, et ceux qui rirent de ce qu'il avait dit ne comprenaient rien non plus.

Depuis ce jour je me suis demandé s'il n'y a pas parmi nous un certain nombre de membres qui ont une tendance à considérer ainsi nos buts financiers,

que ce soit dans nos écoles du Sabbat ou dans d'autres branches de notre œuvre.

D'où viennent ces objectifs ? Comment sont-ils établis ? Quand nous ne les atteignons pas qu'est-ce que cela implique ? Il y a quelque temps, un frère me disait : « Cela vous est bien facile à vous, à Washington, de vous asseoir autour d'une table, de prendre un crayon et du papier et d'établir que chaque membre d'église doit donner tant par semaine pour les missions ; mais ce n'est pas aussi facile pour ceux qui doivent sortir cette somme de leur portemonnaie. » Cet homme aurait certainement été parmi ceux qui ont ri lorsque le frère a dit : « Oublions-le », car pour lui un objectif n'est pas autre chose que quelques hommes assis autour d'une table, à Washington, et établissant quelques chiffres sur du papier. Si vous lui ressemblez, laissez-moi vous désabuser en répondant aux trois questions qui commencent ce paragraphe.

Le comité de la Conférence générale n'a pas grand-chose à faire quant à l'établissement des différents objectifs. C'est en somme la Conférence générale qui s'en occupe la dernière, avant qu'ils soient proposés à nos églises. Nos objectifs prennent naissance dans nos missions, aux extrémités de la terre. Ils proviennent de chaque ouvrier et de sa famille et forment un total qui est calculé à la Conférence générale.

Vous envoyez votre fils ou votre fille, ou peut-être tous les deux, dans quelqu'une de nos écoles afin de les faire instruire d'une manière chrétienne. Vous les suivez par vos prières afin qu'ils soient rendus capables d'occuper une place dans l'œuvre du Seigneur. Ils achèvent leurs études et répondent à un appel provenant du comité des missions pour se rendre dans un pays lointain. Ils s'établissent dans un lieu où il n'y a jamais eu de missionnaire, au milieu d'un peuple étranger qui parle une langue inconnue. Tout ce qui les entoure est nouveau pour eux. Ils n'ont point de maison convenable pour se loger. Il faut donc qu'ils vivent temporairement dans

Le Sabbat 14 Novembre est la „ Journée de la Jeunesse “

une maison indigène, absolument différente des habitations dont on a l'habitude dans les pays civilisés de l'Occident. Ils n'ont point d'écoles, point de facilités médicales, pas de maîtres, pas d'ouvriers bibliques, pas d'évangélistes, pas d'imprimés, pas de colporteurs, personne dans leur entourage qui croie au message. Ils sont la seule famille de blancs dans le village; il faut qu'ils vivent là au milieu de la maladie, de l'ignorance, de la superstition. Mais ils ont des cœurs chauds, ils se confient courageusement en Celui qui a promis d'être toujours avec eux jusqu'à la fin du monde. Ainsi ils se mettent de tout leur cœur et de toute leur âme au travail; ils réussissent à grouper autour d'eux un certain nombre de croyants qu'ils baptisent et qu'ils organisent en église. Après un an ou deux de travail épuisant, ils réussissent à prendre pied parmi ces gens et leur œuvre fait des progrès.

A un certain moment, ces ouvriers sont priés de faire un budget de ce dont ils ont besoin pour l'année suivante et de l'envoyer au président de leur champ. Ce budget une fois achevé montre leurs besoins classés sous trois rubriques: classe No 1, classe No 2, classe No 3. Dans la première on marque les besoins de l'œuvre déjà mise en train. Dans la deuxième on indique les dépenses en vue de l'œuvre future et les frais nécessaires pour l'étendre (fondation de nouvelles stations missionnaires, nouveaux ouvriers, etc.). Dans la troisième classe on indique les dépenses nécessaires pour bâtir des maisons de mission, des écoles, des dispensaires, des imprimeries et pour le matériel nécessaire. Dans ces trois classes on n'inscrit que les dépenses absolument nécessaires. On y introduit quelquefois l'indication de certaines améliorations qui contribuent au confort, mais jamais quoi que ce soit de superflu. Pour chaque article on exerce une économie rigide et l'on s'efforce d'obtenir le plus possible avec le moins d'argent.

Lorsque ce budget est établi, il passe par les voies régulières jusqu'à ce qu'il arrive au trésorier de la Conférence générale, à Washington. Tous ces budgets qui viennent de différents champs du monde sont groupés en un budget final qui indique le total des sommes qui seront nécessaires pour maintenir notre œuvre missionnaire et la faire progresser une année de plus. La somme d'argent que nos frères dans le monde entier doivent donner chaque semaine est déterminée en divisant le total du budget par le nombre d'observateurs du Sabbat, puis par les 52 semaines de l'année.

En 1924, la somme d'argent demandée par les budgets des champs missionnaires s'élevait à trois francs-or par semaine et par membre. Si chacun avait donné cette somme il y aurait eu assez d'argent pour fournir à nos missionnaires tout ce qu'ils avaient demandé en ne retranchant rien de leur budget. Mais au lieu d'accorder trois francs-or par semaine et par membre on ne put donner que les recettes de l'année précédente pendant laquelle un très petit nombre de nos conférences avaient atteint les trois francs-or. Cela obligea à faire dans les budgets des suppressions parfois bien douloureuses.

Maintenant qu'est-ce que cela entraîne si nous n'arrivons pas à réunir nos trois francs-or par membre et par semaine? Cela implique que les budgets qui viennent des différents champs devront être diminués et l'on commence par les sommes indiquées dans la troisième classe. Les conséquences, les voici:

Votre fils ou votre fille, qui a habité temporairement dans un village natif et dans des conditions

très insalubres doit abandonner le plan de construire une maison nécessaire. Si l'on est encore plus à court, ce sont les dépenses comprises dans la classe 2 qui doivent être supprimées et l'argent nécessaire pour employer un évangéliste natif appelé dans un village où l'on a besoin d'aide et où plusieurs personnes attendent d'être instruites et baptisées doit être refusé parce qu'il n'y a pas d'argent pour engager de nouveaux ouvriers. Si nous restons très loin de notre objectif, ce sont alors les dépenses de la première classe qui doivent être supprimées et cela implique que l'œuvre commencée doit être abandonnée et qu'il faut quitter le terrain que l'on a conquis en risquant sa vie et sa santé, en travaillant et en se sacrifiant. Cela entraîne la fermeture des stations missionnaires, le rappel des ouvriers et l'impossibilité d'en envoyer de nouveaux pour remplir les vides et donner des vacances à ceux qui en ont absolument besoin pour raison de santé.

Comprenez-vous, maintenant? Voulez-vous encore oublier? Vous le pouvez, certes! C'est facile à ceux qui sont environnés de confort et de luxe, à ceux qui ne courent aucun risque au service du Maître, qui ont à peine atteint les limites où commencent le sacrifice et les difficultés, qui habitent dans des maisons bien meublées, voyagent en train de luxe, en automobile, qui s'assoient devant des tables chargées de bonnes choses, qui ne manquent d'aucun vêtement, qui jouissent de tous les avantages de la civilisation, qui ont à leur disposition les soins médicaux les plus éclairés qui soient au monde, — il est facile à ceux-là d'oublier. Mais là-bas, bien loin dans les pays païens il y a nos missionnaires qui travaillent dur et qui n'oublieront pas. Beaucoup d'entre eux habitent dans des maisons indignes d'un homme. Ils vivent quelquefois parmi des populations hostiles, environnés de dangers, menacés par la maladie. Ils ne mangent pas autant qu'ils le devraient, car ils ne trouvent pas toujours dans le pays de quoi se nourrir convenablement, ou bien ils sont obligés de partager leur ration avec d'autres personnes qui n'ont rien à manger. Ils doivent voyager à dos de mulet, dans des chars tirés par des bœufs, ou dans des brouettes. Ils doivent se protéger constamment du soleil tropical, diriger des écoles sans livres ni instituteurs, bâtir des maisons sans outils, sans matériaux et suppléer par leur intelligence et leur habileté à l'absence des inventions et des commodités modernes.

Nous pouvons considérer avec indifférence notre déficit et les appels qui nous parviennent, et dire « Oublions-le », mais notre Dieu, qui est un Dieu de justice, de miséricorde et d'équité, jette les yeux sur ses enfants de son trône dans les cieux, et n'oublie pas.

Ainsi, les objectifs financiers ne sont pas fixés arbitrairement par un comité siégeant à Washington. Aucune taxe n'est imposée à qui que ce soit. Ces objectifs ne représentent rien autre que les plaidoyers, les mains tendues de nos missionnaires dans le besoin. Lorsque nous n'atteignons pas ces objectifs, nous leur imposons de plus grandes difficultés, de plus grands sacrifices et nous ralentissons leurs travaux. Priez-vous le Maître de la moisson d'envoyer plus de moissonneurs dans son champ? Est-ce qu'il vous tarde de voir cette œuvre terminée pour que le Sauveur revienne? Priez-vous pour qu'il soit fait face aux besoins de nos missionnaires, pour qu'ils puissent rester en bonne santé et fidèles à leurs devoirs? Atteindre nos objectifs financiers constitue l'un des moyens de répondre à ces prières.

Un Sabbat spécial

En janvier dernier, le Comité de la Division Européenne, réuni à Skodsborg, (Danemark) a décidé d'attirer l'attention des membres de nos églises sur l'œuvre spéciale que nous devrions faire en faveur de la jeunesse et qui devrait être accomplie par cette dernière en faveur des âmes, en adoptant les résolutions suivantes :

1° Une « journée de la jeunesse » sera observée dans toutes nos églises d'Europe en 1925.

2° Notre jeunesse sera invitée à réunir une somme de 10.000 dollars en faveur de l'œuvre en Extrême-Orient.

La journée spéciale en question a été fixée, pour l'Union latine, au SABBAT 14 NOVEMBRE.

Nous sommes convaincus que chacun de nos ouvriers et de nos membres d'église approuvera chaleureusement cette idée d'une journée consacrée d'une manière spéciale à notre grande armée de jeunes gens qui constitue l'espoir de notre Eglise. Le nombre s'en accroît d'une manière encourageante : en estimant à 2.000 le nombre de nos Missionnaires Volontaires en Russie, nous atteignons, dans la Division Européenne tout entière, le chiffre de 17.000. C'est là, en effet, une véritable armée qui peut faire beaucoup de bien, si elle est convenablement dirigée, exercée et encouragée. Nous comptons de plus en plus sur nos jeunes gens pour être des colonnes dans les églises et dans nos conférences locales. Et c'est aussi sur eux que nous comptons pour répondre aux nombreux appels qui nous sont adressés par les missions lointaines.

De même que les nations s'appuient, en temps de paix, aussi bien qu'en temps de guerre, sur les forces vives et le zèle de leurs jeunes hommes, de même le Seigneur ainsi que le comité des Missions adventistes, compte sur les forces, la bonne volonté et le courage des jeunes Adventistes pour aller dres-

ser l'étendard de la vérité présente jusqu'aux extrémités de la terre.

Les jeunes gens ont le goût des grandes entreprises, et il est bon pour eux de porter le joug dès leur jeunesse. L'Esprit de Prophétie nous dit que « le Seigneur compte sur la jeunesse pour lui prêter main-forte ». Quel immense privilège et quelle haute vocation ! Puissent les jeunes Adventistes de notre Division s'en montrer dignes. C'est aux parents, aux membres dirigeants des conférences et des églises, aux prédicateurs et aux anciens, aussi bien qu'aux présidents des sociétés de la jeunesse qu'incombe la lourde tâche, associée toutefois à des joies bien douces, de diriger les énergies, les ambitions, les élans de notre jeunesse. Puissent-ils être tous à la hauteur d'une telle responsabilité !

Nous espérons sincèrement que cette journée du *Sabbat 14 novembre* sera pour tous les membres de nos églises, jeunes et vieux, une source de grandes bénédictions. Nous désirons ardemment, et nous le demandons à Dieu, dans nos prières, qu'elle constitue un tournant, qu'elle marque une étape décisive, dans la vie d'un grand nombre de jeunes hommes et de jeunes filles.

Un programme destiné au culte du *Sabbat 14 novembre* sera envoyé en temps voulu à toutes les églises. A la fin du service, les jeunes gens sont invités à faire une offrande aussi généreuse que possible aux champs nécessaires de l'Extrême-Orient, afin que la somme de 10.000 dollars qui leur a été demandée puisse être réunie. Nous sommes persuadés que notre jeunesse répondra spontanément à cet appel et que les frères et sœurs plus âgés leur donneront un coup de main généreux et efficace.

Souvenez-vous de la date : *Sabbat 14 novembre !*

STEEN RASMUSSEN.

Notre Jeunesse

On aime la jeunesse. Son entrain, sa gaieté, sa vie illuminent les foyers et les églises qui, sans elle, seraient parfois bien sombres, bien mornes ; et en voyant les jeunes s'ébattre, se distraire ou s'adonner avec enthousiasme à quelque occupation de leur choix, on se prend, lorsqu'on est plus âgé, à regretter ce temps merveilleux où l'on était jeune soi-même, et où la vie semblait plus gaie parce que la plus grande partie n'en était pas encore vécue. Nous avons raison d'aimer la jeunesse. Elle est l'espoir de la race ; mais elle est aussi l'espoir de l'Eglise. Ce que l'Eglise sera demain, c'est ce que la feront les jeunes gens d'aujourd'hui. De quel soin ne devrions-nous donc pas entourer nos Missionnaires Volontaires, de quelle affection aussi ! Et quelles prières ardentes devraient être adressées à Dieu en leur faveur !

Puisque le *Sabbat 14 novembre* a été mis à part pour être la « Journée de la Jeunesse » dans l'Union latine, ne voulons-nous pas faire un effort pour que cette journée soit observée dans toutes les églises ?

L'article précédent annonce qu'un programme sera envoyé. Oui, encore un programme ! Mais cette fois, essayons de nous en servir, et s'il ne nous convient pas, faisons-en un autre, mais qui ait trait à la jeunesse, qu'il contribue à intéresser l'église tout entière à nos jeunes gens, à l'œuvre qui est faite en leur faveur, et à l'œuvre qu'ils peuvent faire, s'ils sont convenablement dirigés et conseillés, en faveur des âmes qui se perdent.

On pourra facilement trouver des excuses pour ne pas se servir du programme, ou pour ne pas observer cette Journée, mais décidons à l'avance de ne pas nous y arrêter. La jeunesse a droit à sa journée, et l'église aussi. Partout où cela pourra se faire, on confiera avec avantage l'exécution d'une partie du programme aux jeunes gens eux-mêmes. Souvenons-nous que lire le programme, c'est l'exécuter au sens littéral. L'étude biblique et les articles qu'il contient devraient donc, autant que possible, faire l'objet d'allocutions où les citations et les passages essentiels seraient lus. Un tel programme ne

pourra être intéressant que s'il est bien préparé. C'est pour cela que l'envoi en sera fait longtemps à l'avance. Ayons quelque chose de spécial à cette occasion, des chœurs, un morceau de musique, un cantique inédit, quelque chose enfin dont on n'a pas l'habitude.

Et puis, n'oublions pas la collecte en faveur de l'Extrême-Orient. Les églises dans lesquelles n'existe aucune société de la jeunesse, devraient avoir à cœur de participer, elles aussi, à cette offrande qui

sera faite en faveur de la grande Division asiatique. Nous espérons que les 1.000 dollars qui sont demandés à notre Union latine seront couverts, et au-delà, avant le 31 décembre, mais pour cela nous comptons sur une bonne collecte dans toutes les églises, le *Sabbat 14 novembre*. N'oubliez pas de l'envoyer au trésorier de votre conférence avec la mention : « Offrande des Missionnaires Volontaires pour l'Extrême-Orient. »

SAMUEL BADAUT.

MES PREMIÈRES VISIONS

PAR Mme E.-G. WHITE

Ce fut peu de temps après 1844 que j'eus ma première vision. J'étais en visite chez une chère sœur en Christ dont le cœur était uni au mien. Nous étions là cinq femmes agenouillées pour la prière. Tandis que nous priions, la puissance de Dieu vint sur moi comme jamais je ne l'avais sentie auparavant. Il me sembla que j'étais environnée de lumière et que je m'élevais de plus en plus au-dessus de la terre. Cette fois-là, j'eus une vision sur l'expérience des croyants adventistes, sur la venue du Christ, et sur la récompense qui doit être donnée aux fidèles.

Dans une seconde vision qui suivit de près la première, il me fut montré les épreuves par lesquelles je devrais passer et mon devoir d'aller de l'avant et de dire aux autres ce que Dieu m'avait révélé. Il me fut montré que mes travaux rencontreraient une grande opposition et que mon cœur serait déchiré par l'angoisse, mais que la grâce de Dieu suffirait pour me soutenir à travers toutes ces difficultés. L'enseignement de cette vision me troubla excessivement, car elle m'indiquait mon devoir d'aller parmi les gens et de leur présenter la vérité.

Une grande crainte qui m'oppressait était que si j'obéissais à cet appel au devoir et si je me déclarais favorisée par le Très-Haut de visions et de révélations divines pour son peuple, je pourrais tomber dans une exaltation coupable et m'élever au-dessus de la position qu'il convenait que j'occupe, attirer sur moi le déplaisir de Dieu, et perdre mon âme. J'avais devant moi plusieurs cas semblables à ceux que j'ai décrits et mon cœur se serrait à la pensée de cette épreuve si sévère.

Je priai alors avec instances afin que si je devais raconter ce que le Seigneur m'avait montré je sois préservée d'une exaltation déplacée. L'ange me dit : « Tes prières sont entendues et il y sera répondu. Si ce mal que tu crains te menace, la main de Dieu s'étendra pour te sauver. Par l'affliction, Il t'attirera à Lui et te gardera dans l'humilité. Délivre le message fidèlement, persévère jusqu'à la fin, et tu mangeras du fruit de l'arbre de vie et tu boiras de l'eau de la vie. »

A cette époque, il y avait du fanatisme parmi quelques-uns de ceux qui avaient cru au premier message. De graves erreurs de doctrine et de conduite étaient admises et quelques-uns étaient prêts à condamner tous ceux qui n'acceptaient pas leur point de vue. Dieu me révélait ces erreurs par des visions. Il m'envoyait vers ses enfants égarés pour leur parler. Mais en accomplissant ce devoir, je rencontrais beaucoup d'opposition et de reproches.

C'était pour moi une lourde croix à porter que de raconter à ceux qui étaient dans l'erreur ce qui

m'avait été montré à leur sujet. J'étais plongée dans de grandes détresses lorsque je voyais les autres troublés ou blessés, et lorsque j'étais obligée de proclamer ces messages il m'arrivait souvent de les adoucir et de les faire paraître aussi favorables que possible à la personne qu'ils concernaient, puis de me retirer à l'écart et de pleurer dans l'agonie de mon âme. Je considérais ceux qui n'avaient à prendre soin que de leur âme et je pensais que si j'étais dans leur situation je ne murmurerais pas. Il m'était dur de répéter les témoignages si directs et si tranchants que Dieu me donnait. J'en attendais le résultat avec anxiété, et si la personne reprise se dressait contre le reproche et plus tard s'opposait à la vérité, ces questions se soulevaient dans mon esprit : Ai-je délivré le message comme je l'aurais dû ? N'y aurait-il pas eu un moyen de les sauver ? Et une telle détresse s'appesantissait sur mon âme que je considérais la mort comme la bienvenue, et la tombe comme un doux lieu de repos.

Je ne compris ni le danger ni la culpabilité d'une telle conduite jusqu'à ce que, dans une autre vision, je fus transportée en présence de Jésus. Il me regarda sévèrement et détourna de moi sa face. Il m'est impossible de décrire la terreur et la souffrance que je ressentis alors. Je tombai sur mon visage devant Lui, mais je n'avais pas la force de dire un seul mot. Oh, comme il me tardait d'être préservée de ce regard sévère et de lui échapper ! Alors, je pus comprendre jusqu'à un certain point quels seront les sentiments des réprouvés lorsqu'ils crieront : « Montagnes, tombez sur nous ; dérobez-nous à la vue de Celui qui est assis sur le trône et à la colère de l'Agneau ! »

A cet instant, un ange m'ordonna de me relever, et ce que mes yeux virent alors, je puis à peine le décrire. Devant moi, il y avait un groupe de personnes dont les cheveux en désordre et les vêtements déchirés exprimaient d'une manière frappante le désespoir et l'horreur. Ils s'approchèrent de moi, et frottèrent leurs vêtements contre les miens. Lorsque je regardai mes habits, ils étaient tachés de sang. De nouveau je me sentis comme si j'étais morte aux pieds de l'ange qui m'accompagnait. Je ne pouvais prononcer aucune excuse, et il me tardait d'être loin de ce saint lieu. L'ange me remit debout et me dit : « Tel n'est pas ton cas présentement, mais cette scène a passé devant tes yeux pour te faire voir ce que serait la situation si tu négliges de déclarer aux autres ce que le Seigneur t'a révélé. »

Avec cet avertissement solennel devant les yeux, j'allai pour parler à ceux pour lesquels Dieu m'avait donné des paroles de reproches et d'instruction.

Testimonies, vol. V., pp. 654-657.

QUESTIONS ET RÉPONSES

Question. — « Pourquoi Jésus prend-Il comme exemple, dans la parabole de l'homme riche, un récit qui justifie en plein l'erreur du feu éternel ? » — E. B. Verviers, Belgique.

Réponse. — On pourrait poser une question analogue au sujet de mainte parabole. La question est étudiée et résolue d'une façon très satisfaisante par M. le professeur A. Berthoud dans *L'Etat des Morts d'après la Bible*, pp. 33-36. Voici les deux paragraphes essentiels de ce morceau :

« Toute parabole repose sur un artifice littéraire. C'est une pièce fictive, qui exprime une idée spirituelle et tout ensemble la voile. Dans bien des cas le voile est assez transparent pour que nul ne s'y trompe, et il suffit du tact religieux pour nous orienter. Si l'on prenait au sens littéral la parabole de *l'Econome infidèle*, par exemple, selon le procédé qu'on applique à celle de Lazare, on en conclurait que Jésus a calomnié Dieu, puisqu'il le présente comme un souverain sans scrupules, qui ne craint pas d'approuver le mal. Il faut donc user d'une grande prudence dans l'explication des détails. Pour être sûr de rester dans le vrai, de ne point travestir le sens de la narration, le seul moyen est de regarder à l'intention qui l'a inspirée et de s'en tenir là. Le but précis auquel a visé l'auteur, voilà ce qui fait l'unité d'une parabole et en fournit la clef. Les traits qui lui donnent le mouvement et la vie, les éléments plastiques, la forme dialoguée, tout cela n'est que le cadre extérieur, tout cela est calculé de manière à mettre en relief, non pas plusieurs vérités, mais une seule, une pensée centrale et essentielle qu'il s'agit de déterminer. Sans cette règle on marche à l'aventure, et l'on ne sait où s'arrêter....

« ...Dans cette page sacrée tout est fictif, sauf la leçon morale qui s'en dégage. Ce n'est pas un enseignement théologique sur l'autre monde que nous offre ici le Seigneur : son but est exclusivement pratique. « Hâtez-vous de vous convertir ; après la mort ce sera trop tard ! » tel est l'avertissement solennel qu'il adresse à ses auditeurs, spécialement aux riches qui ne vivent que pour eux-mêmes et font de leurs biens périssables leur seule divinité. Il eût pu dire cela sous forme didactique, en langage ordinaire ; mais, selon sa coutume, il dramatisa sa pensée pour la mieux graver dans les esprits. Son discours est une flèche acérée dont toutes les parties sont disposées en vue de la pointe, pour donner à celle-ci plus de force pénétrante. *Ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent !... Sinon, ils ne seront pas non plus persuadés, quand quelqu'un des morts ressusciterait.* »

J. V.

Le Tact

Qualité assez difficile à acquérir, quand elle n'est pas innée, et dont l'absence — surtout si on est zélé — peut stériliser des efforts bien intentionnés. Ainsi, dans nos réunions, quand il s'y rencontre

des étrangers, on oublie parfois d'éviter l'emploi trop pompeux de phrases comme celles-ci : « Nous avons la vérité », « nous sommes le peuple de Dieu », ou de mentionner les « Témoignages » d'une façon trop exclusive ou trop fréquente, ou encore d'en citer des détails extra-bibliques qui ne seraient peut-être pas compris ou appréciés.

Sans excuser ni justifier le manque de sagesse, Dieu en annule cependant souvent les effets. Un frère de la Suisse, qui habitait autrefois les Etats-Unis, raconte qu'il fut invité par sa sœur à assister à une de nos réunions : c'était la première fois ; le prédicateur eut pour message spécial une charge véhémentement contre l'usage de la viande de porc. La sœur en question fut très inquiète sur l'effet de ce prêche dans l'esprit de son frère. Grand fut son soulagement, car la réponse fut : « Ce sujet m'a intéressé et m'a fait plaisir. »

Dans le *Journal religieux*, M. J. A. raconte une illustration du fait que Dieu recommande souvent nos manques de doigté. Le récit est puisé dans une lettre écrite à Félix Neff, l'apôtre des Hautes-Alpes, il y a un siècle.

« Une femme très ignorante de Saint-Baudeville vint un dimanche — c'était en 1828 — à la réunion des femmes, moins dans le désir de s'édifier que par complaisance pour une de ses voisines. Elle fut d'abord assez étonnée d'entendre toutes ces femmes dire du mal de leur cœur. Mais quelle ne fut pas sa surprise quand elle leur entendit dire « qu'il fallait dépouiller le vieil homme ». Elle retourna chez elle indignée de cette réunion. « Comment, disait-elle, se réunir pour dire ainsi du mal des vieilles gens ! « dire qu'il faut les dépouiller !... Quelle abomination ! Et puis, voilà cette religion !... Ah ! je n'en veux rien ; on ne m'y reverra plus dans ces réunions ! »

Après souper, elle prend son Testament et va à l'étable pour lire un livre qui enseignât de meilleures choses. Elle l'ouvre et tombe sur ce passage : « Dépouillez le vieil homme », etc. Elle se frotte les yeux et relit le verset ; toujours la même chose. Elle regarde si c'est bien son Nouveau Testament. C'est bien le sien. Elle commence à se douter qu'elle ne comprend pas bien, et interroge son mari qui lui donne une explication passable. Et voilà cette pauvre femme livrée à de nouvelles angoisses à cause des faux jugements qu'elle a portés contre ses braves compatriotes. Elle revint à la réunion, et ne craignit pas d'avouer publiquement son ignorance.

« Je vous remercie beaucoup, répondit Neff à sa correspondante, de la piquante anecdote de Saint-Baudeville, qui, tout en faisant rire, édifie, en nous montrant l'infinité des moyens dont Dieu se sert pour réveiller les âmes. »

« Conduisez-vous avec sagesse envers ceux du dehors. » (Col. 4 : 5.)

J. V.

Votre comité d'église
a-t-il élaboré le programme de la
« Journée de la Jeunesse ? »

Sabbat 14 novembre

NOUVELLES DE L'ŒUVRE

Assemblée générale du champ italien

Elle s'est tenue à Gènes, comme l'année passée, du 9 au 13 septembre, dans une salle magnifique où notre frère Lippolis donne ses conférences. J'ai eu le plaisir d'y assister avant de passer en Algérie pour prendre part à l'assemblée du Nord de l'Afrique. L'Union était représentée par les frères Olson, Gerber et Badaut. Berne avait envoyé les frères Ising, Read et Kotz. Le champ italien avait assuré une large représentation en invitant les membres officiants de toutes les églises à une convention qui précéda l'assemblée. Les instructions données à cette occasion furent extrêmement goûtées de tous ceux qui purent assister aux réunions. Les causeries du soir furent assez bien suivies par le public.

Le nombre des membres, qui était d'environ une centaine en 1920, atteint maintenant un total de 300. Les efforts de frère Werner et de ses collaborateurs ont donc été récompensés, et l'avenir apparaît plein de promesses. Le colportage a pris un développement qui tient du prodige.

Un service bien émouvant eut lieu le dernier jour de l'assemblée. Il s'agissait de souhaiter la bénédiction divine à frère et sœur Albert Long parlant pour l'Erythrée. Le champ italien envoie à l'Afrique son premier missionnaire. Ce geste est d'autant plus apprécié que ce vaste champ est l'un des plus nécessaires de l'Union la plus nécessitée. Souhaitons que le vide causé en Italie par ce départ soit bientôt comblé et que la marche du dernier message s'accélère toujours plus en ce pays. A. VAUCHER.



Comment les autres nous voient

Il y a quelque temps je devais passer la nuit à L... En sortant du train, j'avise sous la gare cet écriteau : Home pour dames et jeunes filles, rue de la Tour, 16, les Salutistes. « Plutôt, me dis-je, passer ma soirée avec ces dames, que dans un hôtel étranger. » Arrivée à l'endroit indiqué, je demande un logis. On m'inscrit, on me fait payer d'avance (un prix excessivement modique il est vrai), le souper, la chambre et le déjeuner. On me conduit à l'étage supérieur, un vaste local partagé en petits compartiments par de longues cloisons, de deux mètres de hauteur, en cellules qui renfermaient chacune un lit propre, une descente de lit, une petite table de toilette, une patère munie d'un linge propre et une chaise.

Nous redescendons à la salle à manger où trois personnes étaient en conversation sur le sofa, échangeant leurs recettes de cuisine et parlant de leurs places. Quelques jeunes filles entrent encore. Bientôt l'officière met la table, apporte le café au lait tout fumant, le pudding, le sirop et une corbeille de pain, puis se retire en nous souhaitant bon appétit. Dans le cours de la conversation, une de ces dames annonce qu'elle se propose de passer la soirée à la conférence des adventistes, et engage sa voisine à l'accompagner.

— Où se font les conférences adventistes, demandai-je tout innocemment ?

On m'explique avec force détails où se trouve le local. Je remercie et j'explique que je serai moi-même empêchée d'y aller et je demande le nom du prédicateur.

— Oh, c'est M. X. Il parle fort bien. C'est presque un orateur. Il raconte des choses tellement intéressantes sur la fin du monde. Il nous montre dans l'Apocalypse des prophéties qui annonçaient les voitures sans chevaux et les avions. Il y aura une grande guerre universelle. Tout cela est expliqué si clairement qu'on est obligé de croire que la fin est proche. Une dame vient me chercher tous les dimanches soirs.

Une jeune allemande qui parle très bien le français avoue qu'elle s'y rendrait si elle était certaine que M. X. parlera de la fin du monde.

« Je vais d'habitude à l'église allemande, mais notre pasteur n'est pas intéressant, il nous endort. » Puis elle ajoute :

— M. X. dit-il cela de son crû ?

— Nullement, lui répond-on, il a toujours la Bible ouverte et la cite à chaque instant.

J'étais couchée quand mes voisins rentrèrent aux environs de dix heures et j'entendis leurs remarques.

— La conférence de ce soir ne m'a pas tellement intéressée. Il y a douze ans, M. X. parlait mieux.

— Moi non plus. Il parle mieux d'habitude. Il a trop tapé sur le péché.

— Ce que je n'aime pas, c'est sa manière de vous serrer la main quand vous entrez et quand vous sortez.

— Moi aussi, j'ai été toute confuse avec mes gants racommodés.

Il faut bien dire que c'est là que le prédicateur fait le plus d'affaires en prenant les adresses des auditeurs et en leur promettant des visites ; c'est là aussi le moment où les personnes intéressées viennent lui poser des questions. Au fond, il a bien raison de saluer son monde.

— Ce qui m'a fait du bien, c'est la prière de ce vieux Monsieur, au commencement de la réunion. Comme il y mettait tout son cœur !

A ce moment une jeune salutiste nous fit remarquer qu'il se faisait tard et qu'il fallait songer au repos. Tout rentra dans le silence.

Et voilà comment on nous observe et comment on nous juge et comment on nous loue, et comment on nous critique à tort ou à raison. J'ai pensé que cette conversation entendue dans l'incognito pourrait être utile à l'un ou à l'autre de nos évangélistes.

MME ISING



Noces d'or

Une intéressante fête de famille se déroulait, le 25 août écoulé, à Woonsocket, R. I., Etats-Unis. Entourés de leurs neuf enfants et de onze petits-enfants, venus de diverses localités pour leur apporter leurs vœux et leurs présents, deux heureux jubilaires, Eugène Basquin et Julia-M. Parent, fêtaient le cinquantenaire de leur mariage, à Fourmie, Nord, devant M. le curé Honoré Basquin. Au cours de cette belle réunion, on rappela que, huit ans après l'événement du 25 août 1875, les jeunes époux émigraient aux Etats-Unis, et se fixaient à Woonsocket, qu'ils ont toujours habité depuis.

A ces détails, rapportés en anglais et en français par deux journaux de la localité, j'ajoute que frère et sœur Basquin sont un monument de la grâce de Dieu. Dégouté des idées anarchistes dans lesquelles il était tombé, frère Basquin arriva en Amérique décidé à trouver la vérité. Il entra en relations avec des Adventistes du dimanche, embrassa la foi au Sau-

veur, crut à la vie éternelle, et prit goût à l'étude des prophéties. Immédiatement, il se mit à répandre la lumière reçue, et entreprit plusieurs campagnes de colportage et d'évangélisation parmi les Canadiens français.

Quand je le rencontrai, pendant l'hiver de 1894 à 1895, il était prêt — avec sa compagne — à faire un nouveau pas dans le chemin de la vérité. Le Sabbat qui suivit notre premier entretien les trouva décidés à sanctifier le jour de l'Eternel. On parle de feux de paille. En voici un qui dure depuis trente ans et qui ne semble pas près de s'éteindre.

Le secret, c'est que nos chers amis s'alimentent par le travail missionnaire — visites, colportage de Bibles, de livres, de traités, réunions à domicile ou dans des salles louées ou aménagées par eux, — et que ces travaux leur ont donné déjà bon nombre de recrues.

Puissent nos amis rester longtemps encore joyeux et féconds dans le service du Seigneur, est la prière du soussigné.

J. V.



Notre œuvre en Islande

Il y a douze ans que je suis parti pour l'Islande, appelé dans ce champ par l'Union scandinave. Lorsqu'on voit pour la première fois les glaciers de cette île, on se demande : « Comment est-il possible de vivre là ? » Lorsqu'on s'approche davantage, on change d'opinion.

Avant de quitter Copenhague, j'avais étudié un peu l'islandais, mais je ne pus guère m'en servir les premiers jours. Je cherchai à me faire comprendre par signes, puis en prononçant quelques mots. Mes phrases étaient très mal construites, mais on arrivait à me comprendre quand même, et dans certains cas on avait la bonté de répéter la phrase correctement. Après quelques mois, je fus à même de donner ma première conférence, et depuis j'ai fait encore quelques progrès.

L'hiver passé, j'ai travaillé dans les îles Vestmannaeyjar, voisines de la côte méridionale de l'Islande. Je me rendis dans ces îles en novembre. Je passai d'abord trois ou quatre jours à étudier les lieux et les gens de ce port de pêche. J'avais été précédé dans cet endroit par un missionnaire norvégien membre d'une autre dénomination, qui avait été très mal reçu et qui avait quitté les lieux en toute hâte. Les gens l'avaient chassé à coup de boules de neige et d'autres projectiles. La police avait été impuissante à le protéger, et vous pouvez imaginer les sentiments qui m'agitaient lorsque j'arrivai là. Pourtant j'annonçai ma conférence, et quinze minutes avant l'heure fixée la salle était pleine. Je fus très surpris de constater que ces gens gardaient leur chapeau sur la tête, et je demandai au Seigneur de les leur faire ôter ainsi que d'apaiser les auditeurs. Un homme présent se leva et d'une voix très rude dit aux autres d'enlever leur chapeau ; mais cela ne produisit aucun effet. J'indiquai un cantique et le choisis parmi ceux que les Islandais préfèrent. Il commence par ces mots : « Son Guds ert thy med sanni » (Tu es vraiment le Fils de Dieu). Tandis que l'on chantait, tous les chapeaux s'enlevèrent.

Il y a en effet, ici en Islande, deux cantiques qui ont le pouvoir d'impressionner la foule. L'un, c'est celui que je viens de mentionner, et l'autre c'est l'hymne national. Pendant la durée de la réunion, tout le monde écouta attentivement. A la réunion suivante, une demi-heure avant le temps fixé, la salle était si remplie que je pus à peine passer. Les sept réunions suivantes furent faites dans une plus grande salle, puis nous continuâmes dans une salle plus grande encore. La salle se remplissait instantanément. Beaucoup de ceux qui désiraient assister à la réunion devaient retourner chez eux faute de place. Je fus

souvent obligé de répéter la même conférence.

Cette série de conférences, à raison de trois par semaine, ainsi que les autres travaux qui accompagnent un tel effort, étaient bien pénibles pour un seul ouvrier, car il m'arrivait souvent de faire des visites jusqu'à minuit. Mais cet effort a été récompensé, car il y a là trente ou quarante personnes qui seront bientôt baptisées, et d'autres encore sont très intéressées à la vérité.

Le colportage fait des progrès en Islande, et des milliers de livres y ont été vendus. En huit ans, nous avons vendu environ trente trois mille exemplaires de nos différents livres et un grand nombre de journaux et de traités. Pendant l'époque de réaction qui suivit la guerre, l'œuvre a été un peu plus difficile, mais de nouveau le total des ventes suit une marche ascendante.

O.-J. OSTER.



La guerre civile en Chine et notre œuvre

Depuis que les hostilités ont été déclarées entre les provinces de Kiangsu et de Chekiang, l'automne dernier, nous avons compris plus d'une fois que les hommes ne peuvent rien faire contre la vérité. L'élan nouveau que la mission de Kiangsu a reçu en passant par les terreurs de la guerre n'est rien moins que miraculeux, et nous y reconnaissons l'accomplissement d'une parole d'Ésaïe : « Lorsque tes jugements s'exercent sur la terre, les habitants du monde apprennent la justice. » Esa. 26 : 9.

Dans quelques-unes de nos stations missionnaires où l'œuvre avait été difficile et avançait lentement, nous trouvons un intérêt sans précédent. Un évangéliste placé dans une ville qui ne connut pas les scènes de désolation et de destruction qui suivaient les armées pendant la dernière guerre, dit qu'il prie pour que lors de la prochaine guerre les gens de cette ville soient témoins d'horreurs suffisantes pour ébranler leur foi dans les idoles de bois et d'argile auxquelles ils se confient, et les rendre sensibles à l'influence de l'Évangile et de la foi au vrai Dieu.

L'activité de nos ouvriers chinois qui sont allés au secours de ceux qui se sont trouvés pris entre les deux lignes de feu, qui leur ont apporté les aliments et les vêtements nécessaires jusqu'à ce que le danger fût passé, ont dissipé les préjugés et on a vu en eux l'exemple vivant des doctrines que nous enseignons et de l'amour du Sauveur pour ceux qui sont perdus. Dans aucun cas nos ouvriers n'ont quitté leur poste, même pendant le bombardement le plus intense. Les dispensaires qui ont été installés dans nos différentes stations ont été reconnus par les généraux des deux armées, et dans quelques cas on leur a donné la préférence sur ceux des autres sociétés comme étant plus efficaces et plus économiques.

Dans la ville de Naziang, qui se trouvait immédiatement en arrière des lignes de l'armée défensive, nos ouvriers ont pris soin de plus de trois mille réfugiés. Notre évangéliste a organisé aussi la lutte contre les incendies qui se sont allumés dans la ville à différentes reprises. Dans un certain cas, tandis que le feu menaçait notre chapelle et nos dispensaires, le général de l'armée envoya 300 soldats avec l'ordre de démolir les maisons de chaque côté de la rue pour empêcher le feu d'atteindre nos bâtiments. On a déclaré dans cette ville que sans le travail opportun de notre évangéliste et de ses collaborateurs, la ville tout entière serait en ruines aujourd'hui.

Ce qui est peut-être plus étonnant encore, c'est l'intérêt qui s'est manifesté à Quinsan, où se trouvait le quartier général de l'armée offensive et où un groupe de nouveaux observateurs du Sabbat s'est

formé. L'œuvre n'avait pas pris pied dans cette ville, et autant qu'il était possible de s'en rendre compte, ce champ était difficile. Il avait été travaillé par d'autres missions pendant bien des années, mais avec de très petits résultats. Cependant le Seigneur s'était préparé à faire dans cette ville une œuvre qu'aucun de nous ne prévoyait. Deux ans auparavant, un homme d'affaires, chrétien influent qui habitait à Quinsan, avait été convaincu du Sabbat et d'autres vérités en assistant à des réunions que nous avions données ailleurs dans une ville où il était de passage. Il promit à nos évangélistes que lorsqu'il retournerait à Quinsan il dirait à d'autres les choses qu'il avait apprises.

Lorsque la guerre éclata, il fut empêché de voyager pour ses affaires et trouva là une excellente occasion de présenter la vérité aux gens de Quinsan. Pendant toute la guerre, il travailla sans cesse à soulager les nécessiteux et à protéger ceux qui étaient en danger. A maintes reprises il conduisit chez lui un grand nombre de réfugiés, jusqu'à ce que le danger fût passé. Après la guerre, il nous pria de nous servir de sa maison comme lieu de culte, et nous y avons tenu des réunions évangéliques ainsi que nos services du Sabbat pendant ces quelques derniers mois.

Comme résultat de l'œuvre commencée par ce frère, il y a dans cette ville dix personnes qui ont demandé le baptême. Quoique plusieurs d'entre elles aient prétendu autrefois être converties au christianisme, elles durent entreprendre une lutte en règle contre les mauvaises habitudes qu'elles avaient : elles buvaient, jouaient et fumaient. Maintenant elles ont renoncé au porc, au vin, au tabac ; elles ne jouent plus au Mah Jong, et même les païens autour d'eux ont reconnu qu'il devait y avoir une bien grande puissance dans l'Évangile puisqu'il délivre un homme d'habitudes qui l'ont tenu captif pendant toute sa vie.

Nous venons de terminer une série de réunions sous la tente à Quinsan. Le Seigneur nous a bénis par la puissance de son Esprit. Beaucoup de personnes ont entendu le message du salut pour la première fois. Ceux qui ont pris position pour la vérité et qui ont commencé d'observer le Sabbat se sont procuré un terrain bien situé pour y construire une chapelle et une école. Ils se sont aussi engagés à meubler cette chapelle et à aider financièrement à la construction des bâtiments. Prions pour que le Seigneur bénisse les efforts des ouvriers et des croyants à Quinsan en leur accordant une abondante moisson.

K.-H. WOOD.



Notre seconde église en Perse

A peu près au moment où nous sommes entrés en Perse, au printemps 1911, frère et sœur Niewert, de l'église de Tiflis, sont allés habiter à Enzeli, frère Niewert ayant été engagé comme mécanicien par une maison russe. Pendant des années nous n'eûmes pas de nouvelles directes de ce frère et de cette sœur, mais indirectement nous apprîmes qu'ils habitaient près de la mer Caspienne. Il y a quelques mois, nous avons reçu d'eux un appel, car plusieurs personnes étaient intéressées à l'endroit où ils habitaient.

Après un voyage de quinze jours en bateau, sous un soleil brûlant, j'arrivai à Enzeli où je fus reçu chaleureusement par sœur Niewert. Frère Niewert avait été appelé à Téhéran par un télégramme et était donc absent. Avant d'arriver à Enzeli, j'étais entré en conversation avec un passager du bateau et je lui avais demandé s'il connaissait un certain Monsieur Niewert.

— Oh, oui, me dit-il ! C'est un missionnaire très actif d'Enzeli. Tout le monde le connaît.

J'appris qu'il tenait une réunion chaque Sabbat, dans

sa maison, et qu'il y invitait des voisins et des amis. A un moment donné, plusieurs personnes s'étaient mises à garder le Sabbat ; mais comme aucun prédicateur n'était venu, toutes avaient abandonné la vérité, excepté deux d'entre elles. Ces deux membres fidèles attendaient le baptême, l'un d'eux depuis cinq ans.

Après avoir fait un certain nombre de visites, nous commençâmes à donner des réunions quotidiennes. Malheureusement, c'était pendant l'époque la plus chaude de l'année. Enzeli a un climat très dur, et les habitants se baignent très souvent afin de trouver un peu de fraîcheur. Je parlai en turc, et on me traduisit en russe pour les étrangers. L'interprète ne connaissait le russe qu'imparfaitement, ce qui n'aida sans doute pas à attirer les auditeurs, car ils ne furent jamais plus nombreux que vingt cinq. Plusieurs personnes vinrent régulièrement et se décidèrent à accepter la vérité.

Un jour, après la réunion, quelqu'un laissa un morceau de papier sur le coin de la table. J'y lus cette phrase, en russe :

« Votre prédication étant indésirable dans cette ville, nous vous donnons vingt-quatre heures pour la quitter. Dans le cas contraire, nous vous tuons. Signé : Bullet, membre des anarchistes. »

Quelques-uns de nos membres pensèrent que je devais partir immédiatement. D'autres me conseillèrent de me plaindre aux autorités. Mais nous décidâmes finalement de remettre le morceau de papier à sa place sur la table et de n'y prêter aucune attention. Je restai là dix jours, prêchant chaque jour, et nous ne fûmes pas inquiétés.

Le 9 août, nous descendîmes au bord de la mer, et quatre nouveaux croyants furent baptisés. L'expression de joie et de paix qui se lisait sur leur visage était en contraste frappant avec la mer agitée et représentait la paix du chrétien au milieu des luttes de la vie. Le Sabbat suivant nous organisâmes une église de six membres, notre seconde église en Perse.

Le mardi suivant, je me mis en route pour rentrer à la maison. Je devais me rendre en bateau à Astara. Le grand vapeur qui fait le service ne se présentant pas, je pris place sur un petit cargo lourdement chargé de balles de coton. Il y en avait jusque sur le pont, et sur celles-ci il y avait trente hommes, femmes et enfants, passagers comme moi. La mer était calme et nous espérions tous passer une bonne nuit et atteindre notre destination au matin. Après avoir pris un léger repas que les frères m'avaient obligeamment préparé, je me couchai sur une balle de coton et m'endormis. Nous avons navigué environ cinquante milles lorsque vers deux heures du matin un orage épouvantable nous assaillit, transformant la mer en montagnes et en vallées. Le petit bateau roulait, tanguait, et à chaque instant il semblait que nous allions chavirer. La machine luttait en vain contre les éléments déchaînés. Tous les passagers étaient effrayés. Les femmes s'évanouissaient et les hommes suppliaient Allah de nous sauver.

L'équipage parla même de jeter la cargaison à la mer, car il ne restait que peu d'espoir d'atteindre vivants la côte. J'étais résigné à mourir, et cependant je me rendis compte que mon œuvre en Perse n'était que commencée. C'est avec ces pensées que je m'enveloppai dans ma couverture, seule protection que j'eus contre la pluie, et je m'endormis jusqu'au matin.

L'orage dura environ six heures. Lorsqu'il fut passé, nous découvrîmes que nous étions exactement en face du port que nous avions quitté le soir précédent. Nous y entrâmes à nouveau, et je vous assure que ce furent des gens heureux qui retrouvèrent la terre ferme cette fois-là ! Nos frères furent très surpris de me voir et très heureux en même temps, car plusieurs avaient passé la nuit à prier en ma faveur. La nuit suivante, un autre orage éclata, et pendant soixante-douze heures nous ne pûmes sortir

de la maison. Plusieurs bateaux sombrèrent et des centaines de maisons furent emportées par les fleuves débordés. Les journaux nous apprirent que bien des gens avaient perdu la vie.

Mon départ fut renvoyé d'une semaine, et j'en fus très heureux, car le lundi suivant nous eûmes la surprise de voir arriver frère Niewert. Il convoqua une réunion pour le mardi et nous le consacra mes comme ancien de l'église d'Enzeli. Nous sentîmes Dieu tout près de nous pendant cette cérémonie.

Le même soir, je m'embarquai sur un grand navire et nous atteignîmes Astara le lendemain matin. A bord, je fis la connaissance d'un membre influent du gouvernement qui, lui aussi, se rendait à Tabriz, où nous arrivâmes quatre jours plus tard.

F.-F. OSTER, *Tabriz, Perse.*



Une visite à l'une de nos missions

Nous fûmes prêts à partir peu de temps après le lever du soleil, et nous nous mîmes en voyage pour aller visiter l'école de Butiama. J'avais promis à nos gens là-bas que la « memsahif » et ma petite fille iraient les voir, et ils attendaient tous avec impatience l'occasion de faire connaissance avec la femme blanche. Ma femme et ma petite fille voyageaient dans une espèce de panier long de un mètre cinquante environ et porté par quatre hommes au moyen de deux perches. Nous nous étions assurés les services des garçons de la mission et nous parlâmes en chantant des cantiques. La route qui conduisit à cette école traverse un pays boisé, et il y a plusieurs collines à gravir et à redescendre. Lorsque nous nous sommes trouvés en face de l'école, nous avons vu tous les élèves alignés sur deux rangs et chantant un cantique swahili commençant par les mots « Kwa furaha » qui a une allure guerrière et qui exprime la joie du chrétien au service de son Maître. L'insulteur Dandi Iganana et sa femme Rebecca vinrent à notre rencontre et paraissaient très heureux de nous voir. Notre petite fille, à laquelle les natifs ont donné le nom d'Omuzomereruwe, souleva un intérêt aussi grand que nous et les indigènes se faisaient part les uns aux autres de leurs observations concernant la première petite fille blanche qu'ils eussent vue.

Après que les salutations furent terminées, nous allâmes voir le bâtiment scolaire. Il a été construit avant la guerre et a bien résisté, pour un bâtiment construit avec des briques séchées au soleil. Un toit neuf en paille y a été placé et on a dû faire d'autres petites réparations. Il a besoin maintenant d'être recrépi.

Nous nous sommes rendus ensuite à la maison du catéchiste pour nous reposer un peu. Le chef du district, un homme déjà âgé, vint nous voir accompagné de ses femmes. Il est en termes amicaux avec la mission, quoiqu'il soit resté païen. Il semble désirer que les membres de sa famille apprennent à lire et à écrire. Lorsque plus tard nous retournâmes à l'école, il vint avec nous et s'assit avec les élèves tandis que tous chantaient un de leurs cantiques favoris. Quoique leur façon de chanter ne soit pas tout à fait conforme à la nôtre et que toutes les voix ne se fussent pas au préalable entendues quant au ton, nous pouvions facilement nous rendre compte que chacun chantait de tout son cœur, et cela tenait lieu d'harmonie. Je me suis ensuite adressé à la congrégation, essayant de leur faire comprendre dans leur propre langue la merveilleuse histoire de l'amour de Dieu. Après que l'un des élèves eut fait la prière et que tous eurent récité la prière dominicale, j'inspectai l'école. Il y a là quatre classes ; la première est pour ceux qui apprennent à lire, et la dernière est pour ceux qui peuvent déjà lire

le Nouveau Testament. Les indigènes paraissent apprendre d'autant mieux qu'il y a plus de bruit autour d'eux. Toute l'école répéta par cœur certains passages de la Bible : les dix commandements, le psaume 23 et les béatitudes. Quelques-uns des élèves connaissaient ces passages parfaitement bien. Nous désignâmes les quatre ou cinq qui les avaient récités sans faute, et plus tard ma femme leur donna une image avec un verset biblique.

Lorsque nous eûmes terminé la réunion par un chant et une prière, nous retournâmes à la maison du catéchiste où sa femme nous avait préparé un bon repas avec des noix et que nous mangeâmes accompagné de gâteaux et de bananes que nous avions apportés. Pendant que nous mangions, les commentaires ne tarissaient pas de la part de ceux qui nous observaient.

Avant de partir, je groupai autour de moi ceux des élèves les plus avancés et qui étaient désireux de devenir des chrétiens et j'eus un entretien à cœur ouvert avec eux. Je leur expliquai la raison pour laquelle j'étais venu les instruire et je leur expliquai que la venue du Sauveur est très proche. Ils écoutèrent attentivement, promirent d'obéir au Seigneur et de garder la foi de Jésus. Pendant que je parlais à ces jeunes gens, la femme du catéchiste, Rebecca, avait un entretien avec ma femme.

Plusieurs élèves nous accompagnèrent un bout de chemin et nous conduisirent dans un jardin qui avait autrefois appartenu à la mission mais qui était maintenant inculte. Dans ce jardin, il y avait deux plantations de bananes et un certain nombre d'ananas. Nous apprîmes que dans cette région les natifs volent souvent les fruits avant qu'ils soient complètement mûrs. Cette tribu est plongée très profondément dans le crime et dans toute espèce de péchés. C'est une raison de plus pour faire tout ce qui est en notre pouvoir, avec la grâce de Dieu, pour les tirer de cette dégradation et les conduire sur les hauteurs du message. J'ai appris qu'autrefois des sacrifices humains avaient été faits par des sorciers avec l'intention de faire tomber la pluie. Réjouissons-nous de ce que des coutumes si affreuses ne sont plus tolérées et que les frères et les fils de ces anciens sorciers acceptent maintenant la doctrine que nous prêchons.

E.-B. PHILLIPS.

Un homme s'approcha un jour de trois maçons qui taillaient des pierres dans un vaste chantier. Que faites-vous, dit-il au premier ? — Je travaille à raison de 25 francs par jour, répondit le maçon. Que faites-vous, dit-il au second ? — Je taille cette pierre, ne voyez-vous pas ? S'approchant alors du troisième maçon, le promeneur lui dit : Que faites-vous ? — Je construis une cathédrale, fut la réponse. Nous pouvons nous aussi, comme ces trois maçons, nous placer à trois points de vue différents, en considérant notre travail : en faire un simple gagne-pain, ou une besogne ennuyeuse, ou une œuvre qui dure devant l'Éternel.

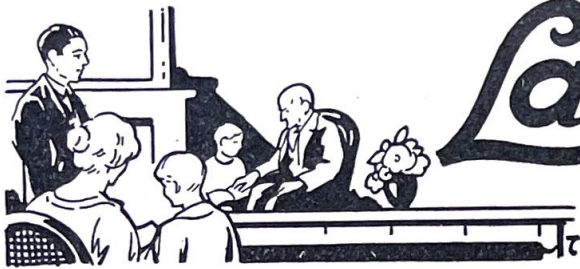


Que pourriez-vous faire de spécial
pour rehausser l'intérêt de la

« Journée de la Jeunesse » ?

Sabbat 14 novembre





La Page de la Famille

Sympathisez avec vos enfants

« Ah ! quel ennui, voilà les enfants qui reviennent de l'école. » Cette remarque, je l'ai entendu faire une fois à propos d'un groupe d'heureux enfants qui arrivaient en courant. Ces enfants étaient certainement bien contents de rentrer à la maison. Est-ce que leur mère n'aurait pas pu partager leur joie et leur souhaiter gracieusement la bienvenue ? Mais voilà, elle allait être interrompue dans son travail, sa tranquillité de l'après-midi allait être compromise, et tout lui paraissait gâté. Je me demande quelquefois pourquoi certaines femmes ont des enfants ; elles ont si peu de sympathie à leur égard ! Elles les entourent si peu de leur tendresse !

Une maison propre est sans doute agréable, mais j'aimerais mieux que les choses y soient un peu moins en ordre et que les enfants y soient plus joyeux. Une maison sans enfants est toujours solitaire.

Il y a des femmes qui n'ont jamais l'air d'avoir compassion de leurs enfants. Si l'un des petits se fait mal, elles disent : « C'est ta faute, tu es toujours au passage. » J'ai souvent entendu une maman dire à son enfant : « Tu n'as point d'égards pour ta maman. » Et en l'entendant je me disais : « Et toi, tu n'en a jamais pour tes enfants. »

Cela n'augmente pas dans des proportions inquiétantes la sensibilité d'un enfant lorsqu'on s'arrête un instant de travailler pour « souffler sur l'endroit qui fait mal ». Cela ne compromet pas non plus votre dignité de vous associer aux jeux des enfants de temps en temps.

J'ai vu des mères étudier des livres, et encore des livres pour y découvrir la manière de nourrir convenablement leurs enfants. Je les ai vues se transformer en esclaves devant leur fourneau de cuisine, et cependant ces mêmes mamans n'ont pas de sympathie réelle pour leurs enfants. Elles travaillent presque jusqu'à en mourir pour subvenir à leurs besoins matériels, mais elles ne prêtent aucune attention aux besoins de leur esprit, de leur âme et de leur cœur.

Un enfant est plus heureux avec *moins de choses et plus d'amour*. Rien ne peut remplacer la sympathie. Une toute petite fille qui avait une fois récité une poésie en public disait à sa mère : « Oh, maman, j'ai récité sans faute, mais tu n'étais pas là ! » C'était comme si la joie du succès était gâtée parce que sa mère n'avait pas pu la partager.

Nous sommes heureuses si nos petits enfants ont de tels sentiments. N'agissons pas de façon à ce que plus tard nos enfants puissent dire : « Ma mère ne faisait pas attention à moi. » Il est au pouvoir de chaque maman d'agir en sorte que son enfant puisse dire : « Ma mère me comprenait et sympathisait toujours avec moi. »

M^{me} NOEL.

Pompes et Gens

Jean entra dans la cuisine précipitamment, un seau vide à la main.

— Le puits est à sec ! dit-il ; j'ai pompé longtemps et rien n'est venu !

Oncle Prosper, qui attendait dans la cuisine que le déjeuner fût prêt, se mit à rire.

— On voit que tu n'es pas encore un paysan, Jean, l'eau ne manque pas dans le puits, mais la pompe a besoin d'être amorcée. Je vais te faire voir comment on arrange ça, arrive.

Oncle Prosper prit un pot d'eau, et bientôt la pompe, amorcée de nouveau, coulait à flots.

— Tu n'as pas encore besoin de quelque chose ? demanda-t-il brusquement à sa sœur Agnès.

— Il faut du bois, fit-elle non moins brièvement.

— Bien sûr qu'il faut du bois, grogna Jean, et puis après il faudra balayer la cour ou nettoyer le poulailler. On ne s'arrête jamais de travailler ici !

— Si Jean s'imagine que ma vie est plus facile que la sienne, il se trompe, pensa Agnès. Je travaille du matin au soir pour lui et oncle Prosper, et Jean prend ça tout naturellement. Je me demande s'il m'aime. Et dire que je n'ai plus que lui !

Elle remplit une casserole d'eau, et tout à coup la parole de l'oncle Prosper lui revint à l'esprit : « L'eau ne manque pas, mais elle a besoin d'être amorcée. »

Peut-être que le cœur de son frère aussi était rempli d'affection, et que, tout ce qu'il y manquait, c'était un peu de son affection à elle, pour amorcer ce puits vide apparemment.

Jean rentra, les bras chargés de bois. Agnès mit sa casserole sur le feu, s'approcha de son frère et lui dit avec un bon sourire :

— Tu es bien gentil, tu sais, je ne sais pas ce que je ferais sans toi !

Jean rougit et eut un air embarrassé mais il n'avait pas l'air fâché du tout de ce compliment inattendu.

— Tu en fais bien plus que moi, Agnès, dit-il, et toi, au moins, tu ne grognes jamais !

— C'est que je l'aime bien, fit Agnès, avec un petit rire heureux.

— Tiens, fit Jean, donne-moi un plat, en passant, j'ai vu que les framboises étaient mûres, j'en aurai vite cueilli un dessert.

Oncle Prosper, qui avait entendu toute cette conversation, secoua sa vieille tête blanche d'un air entendu. Il avait une profonde expérience des pompes... et des gens !

(Le Rayon de Soleil)

N'oublions pas la

« Journée de la Jeunesse »

Sabbat 14 novembre

NOTRE JEUNESSE

Les portes qui se ferment

Fermer une porte est peu de chose, et cependant c'est un acte qui peut avoir de grandes conséquences. Il peut faire le bonheur ou le malheur de toute une vie. Lorsque Dieu ferma la porte de l'arche, elle sonna le glas funèbre de ceux qui étaient restés dehors, mais elle assura la sécurité au petit groupe de croyants qui étaient entrés dans l'arche. Quand la porte de la salle des noces se referma sur l'époux et les amis de l'époux, elle les protégea des ténèbres du dehors et des dangers de la nuit, et elle leur permit de goûter le bonheur et la joie ; tandis que ceux qui étaient restés au dehors, lorsqu'ils virent cette porte se fermer devant eux, furent frappés de désespoir et de douleur, car ils se trouvaient ainsi privés à jamais de tous les privilèges dont jouissaient ceux qui étaient à l'intérieur, et exposés à toutes les souffrances, à tous les périls auxquels échappaient les élus.

Voilà quelles peuvent être les conséquences d'une porte qui se ferme. Nous rencontrons constamment dans la vie des portes qui s'ouvrent pour un moment, puis se referment. Un artiste a essayé d'illustrer ceci par un tableau, sur lequel le Temps est représenté tenant un sablier renversé. Un jeune homme est couché sur un divan moelleux, et à côté de lui se trouve une table couverte de fruits et de mets délicieux. Tout près de lui passent, devant une porte ouverte, des figures représentant les occasions qui se sont offertes à lui, l'invitant à être noble, courageux, utile, travailleur. La première figure est hâlée par le soleil ; ses traits sont durcis ; elle porte un fléau. C'est le travail. Elle invite le jeune homme au labeur. Elle a passé, le jeune homme n'y a point fait attention. La seconde est un philosophe tenant un livre ouvert et invitant le jeune homme à penser et à étudier afin de pouvoir découvrir les secrets du volume mystique. Mais cette occasion est aussi dédaignée. Le jeune homme n'a aucun désir d'apprendre. Ensuite vient une femme au dos courbé et portant un enfant. A ses vêtements, on reconnaît une pauvre veuve. Elle a la main tendue ; elle supplie ; elle demande l'aumône. Le jeune homme a de l'argent en main, mais il le serre étroitement, et la pauvre veuve sollicite en vain. Une dernière figure passe, s'efforçant de le faire sortir de sa nonchalance. C'est une belle jeune femme qui, par amour pour lui, cherche à éveiller dans son cœur des idéaux élevés, dignes de ses énergies, et à lui inspirer des efforts ambitieux. Ces occasions sont passées les unes après les autres avec leurs appels et leurs invitations, mais il les a méconnues. Finalement, il veut les saisir, mais, trop tard ; elles s'évanouissent et la porte se ferme.

C'est un tableau frappant de ce qui se passe chaque jour dans le monde. Des occasions se présentent à chacun, offrant des choses magnifiques, d'abondantes bénédictions, des espérances brillantes. Mais trop souvent, hélas, ces offres et ces sollicitations sont repoussées, et elles s'en vont une à une, pour ne plus revenir. Les portes se ferment, l'une après l'autre, et l'homme arrive à la fin de ses jours, fatigué, brisé, privé des biens et des richesses qu'il aurait pu acquérir pendant les jours de sa jeunesse.

Une famille chrétienne où l'on s'aime et où l'on prie est presque le ciel pour l'enfant. L'amour du Christ s'y manifeste ; on y respire une atmosphère de sainteté ; l'affection qu'on s'y témoigne rend la vie de chaque jour plus douce. C'est dans l'enfance et dans la jeunesse, lorsqu'elles sont passées dans une famille chrétienne, que se présentent les meilleures occasions d'acquérir de la vie tout ce qu'elle a d'agréable et d'apprendre de précieuses leçons. Cependant combien souvent on résiste à ces influences et on les dédaigne. Alors la porte se ferme. Le cœur qui a donné la vie au foyer meurt ; la main qui a répandu toutes les bénédictions se refroidit. Plus d'un homme arrivé à l'âge mûr donnerait volontiers tout ce qu'il possède pour revenir en arrière, ne fut-ce qu'une heure, pour rentrer dans le foyer de sa jeunesse, pour entendre une fois encore la douce voix de sa mère, pour lui demander conseil, pour l'écouter prier, pour recevoir ses caresses et ses consolations. Mais c'est trop tard, la porte est fermée.

Nombreux sont les jeunes gens qui ne saisissent pas les occasions merveilleuses qui s'offrent à eux pendant les années qu'ils passent à l'école. Trop souvent, ils font peu de cas des privilèges dont ils jouissent alors. Ils passent quelquefois dans le désœuvrement les heures qu'ils pourraient consacrer à l'étude et à des lectures profitables. S'ils le voulaient, ils pourraient se préparer pour occuper plus tard des situations élevées et honorables ; mais ils laissent passer les années, et avec elles, les occasions qu'elles leur offrent. Bientôt, la porte de l'école se ferme. Et pendant toute leur vie, ils avancent péniblement, en boitant, parce qu'ils n'ont pas développé leurs talents, et qu'ils sont incapables d'accepter des places qu'ils auraient pu occuper s'ils avaient été préparés ; ils sont dans l'impossibilité de remplir leurs devoirs et leurs responsabilités, et tout cela, parce qu'à l'école, ils ont gaspillé leur temps et qu'ils n'ont pas saisi les occasions de se développer qui leur étaient offertes. Napoléon, visitant un jour l'école qu'il fréquenta, étant enfant, dit aux élèves : « Mes enfants, rappelez-vous que chaque heure que vous perdez à l'école est une occasion de bonheur que vous perdez dans la vie. » Les milliers d'hommes et de femmes qui ont échoué dans leur vie prouvent que cette déclaration est juste.

Ce ne sont que des exemples, mais il en est ainsi dans toutes les phases de la vie. Tous les jours des portes dont nous ne franchissons pas le seuil s'ouvrent devant nous. Elles restent ouvertes pendant un certain temps ; elles nous invitent à entrer, puis elles se ferment, pour ne plus jamais se rouvrir. Des occasions s'offrent à chacun de nous. Si nous en profitons, elles formeront notre caractère, nous permettront de mener une vie noble et utile et d'occuper de bonnes situations. Mais comme ils sont nombreux parmi nous, ceux qui dédaignent ces occasions et qui perdent ainsi toutes les bénédictions que Dieu désire nous donner. Les portes se ferment alors l'une après l'autre, nous retirant tout le bonheur qui était à notre portée, et nous nous en allons sans avoir été bénis.

Il y a encore une autre porte qui, lorsqu'elle vient à se fermer, fait plus de peine encore. C'est la porte de notre cœur lorsqu'elle se ferme devant Dieu lui-

même. Jésus se tient à la porte de notre cœur, et Il frappe ; il en est qui ne Lui ouvrent jamais, et de cette façon, ils se privent entièrement de la plus douce des bénédictions ; d'autres, et ils sont nombreux, la Lui ouvrent à moitié, et tandis qu'ils pourraient recevoir de grands bienfaits, ils se privent de la plénitude de la révélation divine qui ferait déborder leur cœur d'amour et de joie.

Ce triste bruit de portes qui se ferment et que l'oreille de notre âme perçoit jour après jour, nous dit continuellement qu'une chose que nous aurions pu posséder, une chose que Dieu nous envoyait, et pour laquelle il nous faudra répondre au jour du jugement, ne nous appartient plus, qu'elle nous est enlevée à jamais.

Les années passées ne reviendront plus, mais d'autres années sont devant nous. Elles aussi auront leurs portes ouvertes. Le passé irrévocable ne nous enseignera-t-il pas une leçon, et ne veillerons-nous pas à ce qu'aucune des portes que Dieu ouvrira devant nous dans l'avenir se referme sans que nous en ayons profité ?

J.-R. MILLER.



Mathilda, l'amie des Prisonniers

Ecoutez l'histoire merveilleuse d'une jeune fille que la grâce de Dieu appela à devenir l'Amie des prisonniers. Depuis des années déjà et aujourd'hui encore elle s'en va faire rayonner jusque dans les plus sombres cachots l'amour du Christ, Sauveur de tous les hommes. — Lisez et reconnaissez que l'Évangile est encore de nos jours « une puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit ». Lisez et dites-vous enfin que, partout, donc chez vous également, où Dieu rencontre une âme entièrement docile, il l'appelle à travailler au salut de l'humanité et lui fait voir les richesses de sa grâce.

..

Mathilda Wrede naît dans un palais. Son père est noble, gouverneur du district de Vasa en Finlande. La fillette connaît une enfance heureuse entourée de la tendresse et du dévouement de tous les siens, à défaut de l'affection de sa mère qu'elle n'a pas connue. Une vie large, sans soucis matériels et privilégiée aux yeux du monde s'ouvre devant la jeune fille qui goûte au foyer paternel une piété lumineuse et aimable.

Mais voici, Dieu soudain appelle Mathilda à une vocation irrésistible et douloureuse : celle d'aimer au nom du Sauveur les méprisés et les plus dégradés des hommes. Un jour une serrure de la porte de sa chambre se brise. Son père en sa qualité de gouverneur a la haute surveillance des prisons, Il fait appeler un détenu, forgeron de son métier. Avec cet homme pénètre dans la chambre claire et joyeuse de la jeune fille l'ombre épaisse et lugubre de la prison. Surmontant enfin une véhémence répugnance, Mathilda, chrétienne dans l'âme, finit par dire à cet homme quelques mots de Dieu. « Ah ! Mademoiselle, s'écrie celui-ci, vous devriez bien venir jusqu'à nous et nous parler comme vous venez de le faire. Nous en aurions tant besoin ! » Pour lui faire plaisir, elle promet et tient parole, et l'on peut voir la fille du gouverneur faisant, à l'étonnement de tous, plusieurs visites à la sombre prison. A quelque temps de là, une nuit, dans sa chambrette blanche, Ma-

thilda a la vision d'un prisonnier, chargé de lourdes chaînes qui la considère avec des yeux infiniment tristes ; elle entend ces paroles : « Des milliers de misérables soupirent après la Vie, la liberté et la paix. Dis-leur un mot de Lui... »

C'en est fait. Mathilda Wrede sera l'Amie des Prisonniers. Elle a 20 ans et en paraît 18 ; sa santé est délicate ; tous les siens la réprouvent, elle choque toutes les convenances de son milieu. Qu'importe ! Avec le secours du Dieu fidèle qui l'appelle, elle affrontera une tâche de géant et la mènera à bien.

..

Elle commence par solliciter du Procureur impérial l'autorisation de visiter toutes les prisons, tous les établissements pénitentiaires de la Finlande. « Je vous donne la permission demandée, lui répond ce haut fonctionnaire, ami de son père, parce que vous n'en userez pas longtemps : en deux mois, trois tout au plus vous ne manquerez pas de comprendre qu'une salle de bal est un séjour plus joyeux et pour vous plus convenable que la cellule d'un détenu. » Or c'est toute sa vie que la courageuse jeune fille consacre à son activité !

Kakola, à Abo, est la plus grande toutes les prisons de Finlande. Derrière ses portes lugubres demeurent au moins cinq cents prisonniers dont plus de la moitié sont condamnés à la détention perpétuelle. Quittant sa famille, Mathilda s'installe à Abo. Tous les matins on la voit se rendre dans la prison où elle reste jusqu'au soir. Avec chacun des détenus elle cherche à avoir des entretiens personnels, beaucoup plus difficiles, mais bien plus efficaces, que l'allocution aux prisonniers réunis. Elle cherche d'abord à gagner la confiance de ces hommes qui en sont venus à se méfier de tout le monde, et à raviver en eux l'étincelle du bien qui sommeille sous beaucoup de méchanceté.

« Savez-vous ce qu'il y a de plus terrible ? lui déclare un jour un jeune homme condamné à la détention perpétuelle : être enfermé ici, seul avec ses propres pensées comme unique compagnie... Si toutefois, je connaissais une seule action, si petite soit-elle, mais qui soit bonne, à laquelle je pourrais penser, ce serait pour moi une grande consolation ! » Mathilda comprend qu'il faut l'aider à accomplir une bonne action, si petite soit-elle. — « Le séjour que je viens de faire dans les prisons a desséché ma gorge, lui dit-elle. Voulez-vous être assez aimable pour me donner quelque chose à boire ? » Le prisonnier jette sur elle un regard perçant pendant que le sang lui monte à la tête. « La fille du gouverneur de Vasa ne peut boire à la cruche ébréchée d'un détenu... » Mathilda insiste. Alors il prend la cruche et la lui tend. Pendant que Mathilda l'approche de ses lèvres, il se produit un fait merveilleux : le visage du prisonnier rayonne.

On lui a préparé une petite chambre où elle peut recevoir ceux des détenus qui ne sont pas seuls dans leurs cellules et leur parler sans témoin.

ET.-V. GRELLET.

(A suivre.)

La vie est un devoir à remplir, non une jouissance. — *Ch. Monnard.*

Un homme n'est pas grand par ce qu'il entreprend, mais par ce qu'il exécute. — *Chateaubriand.*

Le devoir que tu devines te lie dès l'instant où tu l'as deviné. — *H.-F. Amiel.*



Le Prince et le Vendeur d'allumettes

Il y a bien des années de cela, lorsque Edouard VII, père du roi d'Angleterre actuel, était encore prince de Galles, il se promenait près du palais de St-James avec un de ses amis, vers onze heures du soir.

Ils croisèrent un petit garçon qui criait :

— Achetez des allumettes ! Qui veut des allumettes ?

— Le Prince, entendant à la voix de l'enfant que celui-ci était bien las, eut pitié de lui et lui tendit une pièce de monnaie.

— Merci, M'sieu, fit l'enfant. Mais en s'approchant d'un lampadaire pour voir ce qu'on venait de lui donner, l'enfant s'aperçut que le Monsieur lui avait donné une demi-couronne (2 fr. 50 environ). Il courut après les promeneurs, disant :

— Pardon, Monsieur, vous vous êtes trompé, vous m'avez donné une demi-couronne au lieu de deux sous.

Le Prince fut très heureux de constater l'honnêteté du petit garçon.

— Tu peux la garder, donne-moi une boîte d'allumettes en échange.

— Si vous n'êtes pas le Prince de Galles, vous mériteriez de l'être, fit le petit garçon, sans savoir qui était son interlocuteur.

Le Prince de Galles affirma qu'aucun compliment ne lui avait fait autant plaisir que celui-là.

Depuis ce jour-là une sorte d'amitié s'établit entre le petit marchand d'allumettes et le Prince. Ce dernier rencontrait souvent l'enfant, il lui disait bonjour, et bientôt le petit garçon sut qu'il avait affaire au Prince de Galles lui-même.

Par une nuit froide et pluvieuse, le Prince rentra tard au Palais, mais bien qu'il fût en voiture il remarqua, ce qui lui paraissait être un tas de haillons, près des marches du perron. Il envoya un domestique voir ce que c'était, et on trouva le petit marchand d'allumettes brûlant de fièvre et toussant terriblement. Le Prince fit transporter le malade dans l'hôpital le plus rapproché.

Pendant plusieurs jours il fut entre la vie et la mort, puis il entra en convalescence et ce qu'il aimait le mieux à lire c'étaient les livres parlant de la mer et de voyages au long cours. Le Prince alla le voir.

— Eh bien ! dit-il, tu vas mieux, mon petit.

— Oui, merci, Prince, je serai bientôt guéri.

— Et que voudrais-tu être, quand tu seras grand ?

— Un amiral, Prince !

Le choix de l'enfant plut beaucoup au Prince, et lorsque l'enfant fut guéri il le fit entrer dans une école navale, où il resta plusieurs années.

Lorsqu'il parla pour son premier voyage, il vint prendre congé du Prince, qui était devenu roi. Après avoir causé un instant, le roi lui montra la boîte d'allumettes achetée lors de leur première rencontre.

— Je garderai cette boîte, dit le roi, aussi longtemps que tu seras un brave et honnête garçon et j'espère que tu ne feras jamais rien qui me fasse regretter de t'avoir comme ami.

Alors le jeune homme fit le salut réglementaire, et dit :

— J'espère, sire, ne jamais vous donner occasion d'avoir honte de moi.

Mon histoire s'arrête là, car je ne sais pas ce qu'est devenu ce jeune homme, mais j'aime à croire que lorsque ses camarades voulaient l'entraîner à faire quelque sottise, il pensait :

— Je ne puis faire cela, le roi aurait honte de moi.

Ce jeune homme devait être bien fier d'être l'ami d'un roi, mais j'ai une amitié plus haute encore à vous proposer.

J'ai entendu parler d'un jeune garçon qui était bien malade, il vivait dans une grande pauvreté, et son lit n'était qu'un grabat. On voulut lui donner une couche meilleure, mais il murmura : « Laissez-moi, je ne veux pas mourir trop doucement, quand Lui est mort si durement. »

Qui était ce « Lui », croyez-vous ? c'était le Seigneur Jésus lui-même qui est mort sur la croix pour nous. Cet enfant avait entendu parler du Sauveur à l'Ecole du dimanche, on lui avait appris qu'il était l'Ami des enfants et des grandes personnes.

Ne manquez pas de Le prendre comme Ami et comme Roi, et ne faites jamais rien qui puisse Le déshonorer. Répétez-vous souvent « Jésus est mon Ami ».

(Le Rayon de Soleil.)



Questions Bibliques

10. Qui attira sur lui une terrible malédiction pour avoir reconstruit une certaine ville ?

11. Quand est-ce que l'oubli d'un songe a failli causer la mort de plusieurs personnes ?

12. Quelles fut la première nation qui se battit avec Israël après que ce dernier eût passé la Mer Rouge, et que devint-elle ?

Les réponses doivent être envoyées au rédacteur de la *Revue Adventiste* le 15 novembre au plus tard.

REPONSES AUX QUESTIONS

7. Exode 9 : 8.

8. Genèse 11 : 3.

9. Genèse 36 : 6, 7.

Ont répondu à ces trois questions : Alice Vaucher, de Collonges-sous-Salève (11 ans) ; Marthe Fawer, de Malataverne (12 ans) ; Elise Abgrall, du Havre (16 ans) ; Nestor Béguelin, de l'Isle Adam (52 ans).

Ces dernières réponses nous prouvent que tous les âges s'intéressent à ces petites questions et aiment feuilleter leur Bible. Nous continuerons à leur en fournir l'occasion. Sœur Elise Abgrall qui

dirige la société cadette des Volontaires du Havre écrit qu'elle a l'intention de faire chercher les réponses à ces questions par ses cadets. C'est une bonne idée qui pourra être mise à profit ailleurs.

Sur les quatre réponses reçues, Alice Vaucher est la seule à répondre correctement à la question 9. Les deux frères qui ont dû se séparer parce qu'ils étaient trop riches sont Jacob et Esaü. Ce ne peut être Abraham et Lot, comme il a été répondu généralement, puisque Lot était le neveu d'Abraham et non son frère.

Classes Infantines DE L'ÉCOLE DU SABBAT

Leçon 7. — 14 novembre 1925

Parole du bon Samaritain

Texte de la leçon : Luc 10 : 25-37.

Verset à apprendre par cœur : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, et de toute ta pensée ; et ton prochain comme toi-même. » Luc 10 : 27.

1. Un jour que Jésus instruisait la multitude, un docteur de la loi se leva et lui demanda : « Maître, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ? » Les prêtres et tout le peuple écoutaient attentivement la réponse de Jésus.

2. Mais au lieu de lui répondre, Jésus posa une autre question au docteur de la loi : « Qu'est-il écrit dans la loi ? » Cet homme répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, et de toute ta pensée ; et ton prochain comme toi-même. »

3. C'était véritablement une bonne réponse, car celui qui aime le Seigneur de tout son cœur et son prochain comme soi-même observe les dix commandements. « Tu as bien répondu, lui dit Jésus ; fais cela, et tu vivras. » Mais le docteur savait qu'il n'avait pas observé la loi comme il aurait dû le faire, et en manière d'excuse pour son manque d'amour envers les autres il dit : « Et qui est mon prochain ? »

4. Les Juifs croyaient que les païens et les Samaritains ne pouvaient pas être leur prochain et qu'ils ne devaient pas les aimer. Ils se demandaient souvent si les prêtres, les anciens et les chefs considéraient le peuple comme leur prochain et s'ils l'aimaient.

5. Pour leur aider à comprendre, Jésus leur raconta une histoire vraie. Le prêtre et le Lévite mentionnés dans le récit se trouvaient parmi la foule qui écoutait Jésus. L'histoire parlait d'un homme qui voyageait de Jérusalem à Jéricho sur une mauvaise route.

6. « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba au milieu des brigands, qui le dépouillèrent, le rouèrent de coups, et s'en allèrent, le laissant à demi mort. Un sacrificateur, qui par hasard descendait par le même chemin, ayant vu cet homme, passa outre. » Il est probable que le sacrificateur se souciait bien peu de ce qui adviendrait du pauvre homme qui était étendu sur la route, car il passa aussi loin de lui qu'il pût.

7. « Un Lévite, qui arriva aussi dans ce lieu, l'ayant vu, passa outre. » Le Lévite était curieux et il aurait voulu savoir ce qui était arrivé à cet homme : il s'approcha du blessé. Son devoir était de secourir le malheureux, il le savait, mais la tâche ne lui paraissait pas agréable et il continua son chemin.

8. Le sacrificateur et le lévite remplissaient des fonctions sacrées chez les Juifs et leur cœur aurait dû être rempli d'amour et de compassion pour ceux

qui souffraient. S'ils avaient observé la partie de la loi qui nous ordonne d'aimer notre prochain, ils auraient agi différemment.

9. « Mais un Samaritain, qui voyageait, étant venu là, fut ému de compassion lorsqu'il le vit. Il s'approcha, et banda ses plaies, en y versant de l'huile et du vin ; puis il le mit sur sa propre monture, le conduisit à une hôtellerie, et prit soin de lui. Le lendemain, il tira deux deniers de sa bourse, les donna à l'hôte, et dit : Aie soin de lui, et ce que tu dépenses de plus, je te le rendrai à mon retour. »

10. Lorsqu'il eut achevé de raconter son histoire, Jésus regarda celui qui avait demandé : « Qui est mon prochain », et lui demanda à son tour : « Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui était tombé au milieu des brigands ? »

11. Le docteur de la loi ne voulait pas prononcer le mot « Samaritain », car les Juifs haïssaient les gens de cette nation, mais il répondit : « C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui. » Jésus lui dit : « Va, et toi, fais de même. »

12. Ainsi, Jésus a résolu pour toujours cette question : « Qui est mon prochain ? » Notre prochain n'est pas seulement ceux qui habitent près de chez nous ou qui appartiennent à la même église que nous ou à notre race, mais tous ceux qui sont dans le besoin et nous ne devons pas manquer de leur venir en aide.

QUESTIONS

1. Qu'arriva-t-il un jour que Jésus enseignait la foule ? Quelle est la question qu'un docteur de la loi posa ?

2. Qu'est-ce que Jésus demanda au docteur de la loi ? Répétez la réponse de cet homme.

3. Était-ce une bonne réponse ? Qu'est-ce que Jésus dit à cet homme ? Qu'est-ce que le docteur de la loi savait ? Comment chercha-t-il à s'excuser pour son manque d'amour envers les autres ?

4. Qu'est-ce qui faisait de cela une question très importante chez les Juifs ?

5. Comment Jésus essayait-il de leur montrer qui était leur prochain ? Quels sont les deux hommes de l'histoire qui écoutaient Jésus ? Où le héros de l'histoire voyageait-il ?

6. Qu'arriva-t-il au voyageur tandis qu'il était en route ? Qui passa sur la même route quelques instants plus tard ? Qu'est-ce que la conduite du prêtre montra ?

7. Qui passa ensuite ? Quel est l'intérêt que le Lévite témoigna ? Savait-il ce qu'il aurait dû faire ? Pourquoi ne le fit-il pas ?

8. Quels auraient dû être les sentiments du prêtre et du Lévite en voyant ce pauvre homme ? Quelle partie de la loi transgressaient-ils ?

9. Qui arriva ensuite auprès du blessé ? Comment le Samaritain le traita-t-il ? Où conduisit-il l'homme ? Comment s'occupait-il de lui ?

10. Lorsqu'il eut achevé son histoire que fit-il et que dit-il ?

11. Quel est le nom que le docteur de la loi ne voulait pas prononcer ? Comment répondit-il à la question de Jésus ? Qui était le prochain de l'homme qui était tombé parmi les brigands ? Qu'est-ce que Jésus dit au docteur de la loi ?

12. Comment répondriez-vous à la question : qui est mon prochain ?



Leçon 8. — 21 novembre 1925

Jésus chez un Pharisien

Texte de la leçon : Luc 10 : 38-42 ; 11 : 37-54.

Verset à apprendre par cœur : « Une seule chose est nécessaire, Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée. » Luc 10 : 42.

1. Tandis que Jésus allait au milieu du monde, enseignant et guérissant, Il se fit de bons amis. Il

n'avait pas de maison à lui, aussi lorsqu'il était fatigué de travailler avec les Juifs qui cherchaient toujours à le surprendre en faute, et lorsqu'il était las de répondre à leurs questions, Il aimait se rendre dans un endroit tranquille pour se reposer auprès de ceux qui l'aimaient véritablement.

2. Il y avait une maison dans le petit village de Béthanie, à quelques kilomètres de Jérusalem, où Jésus était toujours bien accueilli. Cette maison était habitée par deux sœurs, Marthe et Marie, et leur frère Lazare. Jésus allait souvent se reposer chez eux.

3. Un jour, qu'il revenait de Jéricho et qu'il était bien fatigué, Jésus entra dans la petite maison. Il s'assit, se reposa et se mit à parler du royaume de Dieu, mais en termes qu'il n'aurait pas pu employer devant la foule. Il n'avait pas besoin de parler en paraboles devant ses amis.

4. Tandis qu'il parlait, Marie « s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Marthe, occupée à divers soins domestiques, survint et dit : Seigneur, cela ne te fait-il rien que ma sœur me laisse seule pour servir ? Dis-lui donc de m'aider. »

5. On comprend facilement Marthe. Elle voulait préparer un bon repas, et offrir ce qu'elle avait de meilleur pour que l'hôte fût satisfait. Mais elle pensait qu'il n'était pas juste qu'elle fasse seule tout le travail tandis que sa sœur, assise aux pieds de Jésus, l'écoutait. Aussi elle s'en plaignit à lui.

6. Jésus répondit très affectueusement à Marthe : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses. Une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée. »

7. Cela faisait de la peine à Jésus de voir Marthe triste et fatiguée. En lui disant les paroles citées plus haut, Il voulait lui montrer que la chose la plus importante était d'écouter les paroles de Dieu et d'étudier les vérités de l'Évangile. Nous ne devrions jamais permettre aux occupations quotidiennes de prendre la place de l'étude de la Bible.

8. Une autre fois, un pharisien invita Jésus à dîner. Les Juifs avaient l'habitude de laver leurs mains avant de manger. Ils ne se lavaient pas les mains parce qu'elles avaient besoin d'être nettoyées, mais parce que c'était une coutume de leur religion. Jésus ne se lava pas les mains avant de se mettre à table et les Juifs s'en étonnèrent.

9. Bien souvent, Jésus avait cherché à faire comprendre aux pharisiens que l'amour, la bonté et la miséricorde de l'Évangile, valaient bien mieux que les formes et les rites de leur religion, rites qu'ils observaient scrupuleusement pour être justes. Le temps était venu de leur parler plus ouvertement et Il le fit disant : « Vous pharisiens, vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat et votre intérieur est plein de rapine et de méchanceté. » Jésus voulait faire comprendre à ces gens qu'ils s'attachaient davantage à ce que le monde voit qu'à la pureté de leur cœur.

10. Alors Jésus prononça plusieurs malédictions sur les pharisiens : « Malheur à vous, pharisiens ! parce que vous payez la dîme de la menthe, de la rue, et de toutes les herbes, et que vous négligez la justice et l'amour de Dieu : c'est là ce qu'il fallait pratiquer, sans omettre les autres choses. » Il faut que nous soyons scrupuleux dans le paiement de notre dîme, mais cette fidélité ne doit pas prendre la place de l'amour que nous devons à Dieu et à notre prochain.

11. « Malheur à vous, pharisiens ! parce que vous aimez les premiers sièges dans les synagogues, et les salutations dans les places publiques. » Les pharisiens recherchaient toujours les meilleures places. Ils aimaient les honneurs ; ils étaient égoïstes en pensée, en paroles et en actions.

12. « Malheur à vous aussi, docteurs de la loi ! parce que vous chargez les hommes de fardeaux difficiles à porter, et que vous ne touchez pas vous-

mêmes de l'un de vos doigts. » Combien ces hommes étaient différents du tendre Jésus qui avait dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. »

13. Lorsque Jésus eut prononcé ces malédictions sur les pharisiens, ils s'irritèrent. Ils questionnèrent Jésus sur une foule de choses « pour surprendre quelque parole sortie de sa bouche ».

QUESTIONS

1. Comment Jésus trouva-t-Il de bons amis ? Qu'est-ce qu'il ne possédait pas ? Où aimait-Il à se rendre quand Il était fatigué ?

2. Dans quelle famille Jésus était-Il toujours bien reçu ? Qui composait cette famille ?

3. Un jour qu'Il était fatigué, où Jésus se rendit-Il ? De quoi parla-t-Il ? Comment pouvait-Il parler chez ses amis ?

4. Tandis qu'Il parlait, où se tenait Marie ? Que faisait Marthe ? Que dit-elle à Jésus ?

5. Qu'est-ce que Marthe voulait faire ? Qu'est-ce qu'elle ne trouvait pas bien ?

6. Comment Jésus lui répondit-Il ? Qu'est-ce que Marie avait choisi ?

7. Pourquoi Jésus fut-Il attristé ? Qu'est-ce qui est de la plus grande importance ? Qu'est-ce que nous ne devrions pas permettre ?

8. Chez qui Jésus fut-Il invité une autre fois ? Qu'est-ce que les Juifs faisaient avant de manger ? De quoi cette habitude faisait-elle partie ? Pourquoi les pharisiens s'étonnèrent-ils ?

9. Qu'est-ce que Jésus avait cherché à faire comprendre aux pharisiens ? Que leur dit-Il de la coupe et du plat ? Qu'est-ce que Jésus voulait dire ?

10. Qu'est-ce que Jésus prononça sur les pharisiens ? Étaient-ils scrupuleux dans le paiement des petites choses ? Auraient-ils dû l'être moins ? Qu'est-ce qui aurait dû passer avant ? Qu'est-ce que cela nous enseigne ?

11. Que dit Jésus aux pharisiens dans la malédiction suivante ? Comment montraient-ils leur égoïsme ?

12. Que faisaient les docteurs de la loi ? Comment Jésus traita-t-Il le peuple ?

13. Lorsque les pharisiens entendirent ces paroles que dirent-ils ? Comment cherchèrent-ils à prendre Jésus en faute ?

LES SIGNES DES TEMPS

de décembre 1925 contiendront, entre autres, les articles suivants :

L'âge du monde en 1925.

Le congrès spirite à Paris (J. V.)

La vérité sur le spirilisme (Conférence par J.-C. Guenin)

Chez les Sauvages du Pérou avec un missionnaire
Causeries d'un docteur.

Le Diocèse de Meaux en 1525.

LA REVUE ADVENTISTE

Journal paraissant deux fois par mois

Rédaction et Administration :

DAMMARRIE-LES-LYS (S.-et-M.), France

Prix de l'abonnement :

	1 an	6 mois
France, Belgique et Colonies	12 fr.	7 fr.
Etranger (argent français)	14 fr.	8 fr.
Suisse (argent suisse)	6 fr.	3 fr. 50

AGENTS :

PARIS, 1 Nicolas Roret, 13e MARSEILLE, 5 boul. Longchamp
STRASBOURG, 144 Grand'Rue LAUSANNE, 1 av. de Beau lieu
BRUXELLES, 174 Bd Auspach ALGER, 2 rue Robert Estoublon



Frère U. Augsburg a commencé son cours de conférences à Paris.

Un auditoire sympathique continue à suivre les conférences du Havre.

Au moins 6 journaux quotidiens de Madrid ont publié des articles relatifs à notre œuvre et à nos doctrines.

Frère L.-H. Christian s'est embarqué pour l'Amérique, où il doit assister au Conseil d'automne de la Conférence générale.

A Lagos, en Nigérie, un de nos prédicateurs indigènes a vu ses efforts couronnés de succès. 14 personnes ont déjà été baptisées en peu de temps.

La Grande Semaine de 1925 a produit en Europe, selon les résultats enregistrés jusqu'au 23 septembre, la somme de 117.465 francs-or.

Les bureaux de la Conférence du Midi de la France ont été transférés à Marseille, 5 boulevard Longchamp.

La Division de l'Extrême-Orient s'est fixé comme objectif pour la collecte d'automne la somme de 140.000 francs-or, ce qui fait une moyenne de 20 francs-or par membre.

Le prochain numéro de la *Revue* sera entièrement consacré aux communications destinées à la semaine de prières qui doit avoir lieu, cette année, du 5 au 12 décembre.

Frère Dudragne, retour du colportage et se rendant à Collonges nous a fait une courte visite à Dammarie. Il a gagné presque trois écolages pendant l'été.

Les années 1923 et 1924 ont été les meilleures dans l'histoire de l'œuvre en Mandchourie. En 1923, 40 personnes ont été baptisées, et 42 en 1924. Deux églises ont été organisées. Le nombre total des membres dans ce champ était de 202 à la fin de 1924.

Le professeur M.-E. Kern vient de passer 7 mois dans la division de l'Extrême-Orient, visitant les différentes parties du champ où il a apporté le très grand bénéfice de ses conseils et de ses enseignements. Le dernier mois de son séjour s'est écoulé dans les îles Philippines.

Il vient de sortir de presse un petit ouvrage, au prix de 2 francs, 50, intitulé *Historique et principes du colportage chrétien*. Il contient une série de leçons par questions et réponses sur cette phase importante de notre œuvre. Tous les membres de nos églises le liront avec profit.

Frère J.-C. Guenin s'est fixé à Amiens (Somme), 34 rue Gabriel de Mortillet. Nous lui souhaitons beaucoup de succès dans ce champ de travail, et sommes heureux de savoir que nos sœurs d'Amiens, bien

isolées depuis le commencement de la guerre, vont recevoir l'aide spirituelle qu'elles attendaient.

Frère Read, secrétaire des missions étrangères de la Division européenne, était de passage à Melun les 11, 12 et 13 octobre, en route pour l'Angleterre. Il a vivement intéressé la société de jeunesse à laquelle il s'est adressé le dimanche soir en lui racontant quelques-unes des péripéties de son récent voyage en Afrique et en décrivant la façon merveilleuse dont l'œuvre de Dieu progresse parmi les païens.

Extrait d'une lettre d'un frère de la Conférence du Midi : « J'ai l'intention de réduire mes occupations afin de colporter un peu. Je ne me sens aucune vocation pour le colportage, mais la pénurie actuelle d'ouvriers est intolérable si on considère la gravité des temps. Et le colportage est encore le moyen d'atteindre le plus grand nombre de personnes ici dans nos campagnes. » Que d'autres suivent l'exemple.

Deux brochures, dues à la plume de sœur White, viennent de sortir de presse. L'une est intitulée *Gethsémani* et est mise en vente au prix de 1 franc 25. Elle correspond à l'ancienne brochure que nous connaissons sous le titre de *Les Souffrances de N. S. Jésus-Christ*. La seconde brochure qui se vend au prix de 35 centimes est intitulée *Venez à moi* et contient des extraits de l'ouvrage *Vers Jésus*.

Nous apprenons que trois mariages ont été célébrés récemment : frère Nicoleau avec sœur Youshkevitch, ancienne préceptrice au Séminaire de Collonges ; frère M. Ringoot avec sœur J. Lecoultre ; frère R. Couchaux avec sœur M. Deshayes. D'autre part, nous pensons que frère Nassogne et sœur M.-L. Moser seront mariés lorsque ces lignes paraîtront. Nous adressons à tous nos vœux les plus sincères et nous implorons la bénédiction de Dieu sur les foyers qu'ils viennent de fonder.

Nous sommes heureux de faire savoir à nos frères et sœurs que le nouveau volume de *Témoignages* en français, le volume A, vient de sortir de presse et qu'il est actuellement à la reliure. Nos diverses librairies seront donc bientôt à même de répondre aux commandes. Le travail n'étant pas entièrement terminé, il est impossible de fixer le prix définitif de l'ouvrage, mais en attendant que nous puissions l'annoncer, nos frères et sœurs feront bien de penser à se procurer le livre dès que possible et de faire des plans pour s'en servir comme cadeau à l'occasion de Noël et de la Nouvelle Année.



Bordeaux

Nos frères se réjouiront certainement avec nous en apprenant que dimanche le 27 septembre 1925, sept précieuses âmes ont scellé leur alliance avec le Seigneur par le baptême. Ces frères sont les prémices. Puisse le Seigneur nous donner encore une abondante moisson parmi ce peuple si aimable. Veuillez prier pour l'effort hivernal à Bordeaux.

F. JOCHMANS.

Le rédacteur : MAURICE TIÈCHE

Le gérant : SAMUEL BADAUT

Imp. Les Signes des Temps, Dammarie-les-Lys (S.-et-M.) France